

Dialectique du genre et image carcérale dans *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun

Yœu Patricia DIOMANDÉ
Université Peleforo Gon Coulibaly (Korhogo)
pdiomande@yahoo.fr

Résumé

Dans les sociétés arabo-islamiques maghrébines, la question du genre est un élément primordial dans le fondement même de la cellule familiale. Ainsi, l'espace familial devient un lieu de privation et de contraintes au sein duquel le manque d'altérité du genre est organisé comme un paramètre déduit du principe même de l'emprisonnement des mentalités, dès lors que la société fonctionne sur la différenciation des genres. Cette conception archaïque de la masculinité est incarnée par le père géniteur de Zahra qui décide de son destin. Née femme, elle est obligée de vivre comme un mâle pour sauver l'honneur du patriarche.

Mots-clés : Carcéral, Masculinité, Stéréotypes, Valeurs patriarcales, Virilité.

Abstract

In the Maghreb Arab-Islamic societies, the question of gender is a fundamental element in the very foundation of the family unit. Thus, family space becomes a place of deprivation and constraints in which the lack of otherness of the genre is organized as a parameter destroyed by the very principle of imprisonment. Mindset when society operates on gender differentiation. This archaic conception of masculinity is embodied by the father-in-law of Zahra who decides his fate. Born a woman, she is obliged to live like a male to save the patriarch's honor.

Keywords: Prison, Masculinity, Stereotypes, Patriarchal values, Virility.

Introduction

La problématique du genre, dans les sociétés arabo-maghrébines traditionnelles, constitue un élément essentiel dans le fonctionnement du système familial. En effet, la société maghrébine semble se présenter comme un monde où le système patriarcal tient lieu de référence absolue. Partant de cette perception, la phallocratie est considérée comme régulatrice de l'existant, naître « fille » est un déshonneur qui entraîne la perte des prérogatives de la famille. La tâche qui oblige les descendants mâles, est l'absolue nécessité de préserver la dignité de la famille. La femme n'apparaissant, enfin de compte, que comme une monnaie dans une transaction sociale qui lui ôte toute dignité. Le paradoxe prend ici le visage d'une lutte pour la dignité, qui elle-même piétine une autre dignité. S'ouvre alors la dialectique des identités sexuelles nichées dans les identités génériques. T. Ben Jelloun, expose ainsi la relation ambivalente entre le genre féminin et le genre masculin. C'est justement ce qui motive la présente réflexion intitulée.

Dans le cadre de cette contribution, nous entrevoyons la dialectique du genre et l'image carcérale, comme la problématique de l'enfermement dans une doctrine sociétale. La société maghrébine fonctionne sur des acquis relevant d'idées reçues sur la masculinité et sur la féminité. Dès lors, comment se construit et se manifeste l'idéal masculin dans la société maghrébine ? Pourquoi une telle obsession pour le genre masculin ? Quel est le non-dit impliqué par une telle attitude ?

Ce questionnement nous permet d'abord, de partir de l'analyse de la construction du genre et le pouvoir masculin ; pour ensuite, interroger le jeu de fiction ou les stéréotypes du genre féminin. Enfin, toute cette démarche nous paraît moins une digression qu'une tentative de placer l'analyse dans un cadre capable de nous permettre de mieux comprendre les enchevêtrements d'une telle orientation scripturale.

1. La construction du genre ou le pouvoir masculin

Un constat indéniable se dégage de la lecture de *La Nuit sacrée*. Il y a une valorisation du pouvoir masculin qui s'accompagne symétriquement d'une dévalorisation du genre féminin. En effet, dans le roman, la société marocaine est dominée par ces habitudes relevant de l'inégalité entre les sexes. Ainsi, la femme est assujettie à l'homme, elle subit l'injustice et le carcan masculin qui l'aliène à un rôle futile. Toute chose qui prend ses sources dans une tradition séculaire dont les paramètres ne peuvent plus s'apprécier à la lumière des données des nouvelles sociétés. L'image de la femme est prise dans l'étau d'un conservatisme traditionnel. Ainsi, Ben Jelloun offre un tableau saisissant d'une société marocaine où un enfant mâle est synonyme d'héritier et confère à sa famille une importance au sein de sa communauté. Alors que la femme est considérée comme un être en transit sous le toit paternel et donc exclue de tout. Toutes les institutions fonctionnent sur la différenciation des genres et cette inégalité s'opère au profit du genre masculin. *La Nuit sacrée* fournit une lisibilité approuvée de cette constatation et c'est justement le constat que J. Mincez (1996,

Numéro : 2 b, décembre 2017

p. 78-79) fait lorsqu'elle affirme que : « *la loi islamique qui consacre un système patriarcal et hiérarchisé, réservant tous les droits au chef de famille et réduisant la femme au statut d'un objet docile et soumis* ».

Il est, dès lors, assez difficile de lutter contre ce pouvoir supérieur, ce haut mur de la conception archaïque de la masculinité dans laquelle toutes les consciences se sont emprisonnées. Cette société a produit une mentalité particulière chez les peuples et des pensées des modes abusifs tendant à survaloriser la virilité. En effet, cet honorable père de famille désespère de ne pas avoir de garçon d'autant plus que cela est signe de dignité. C'est pourquoi le père de Zahra se sentant humilié, subissait une souffrance psychologique du fait de sa descendance uniquement féminine. Par conséquent, il en souffrait terriblement et ses propos le prouvent :

Elle tombait enceinte année après année et me donnait fille ; elle m'encomrait avec sa progéniture jamais désirée ; j'encaissais, je renonçais à la prière et je refusais tout ce qui venait d'elle. Quand il m'arrivait d'aller à la mosquée, au lieu de faire l'une des cinq prières, je me mettais à l'élaboration des plans très compliqués pour sortir de cette situation où personne n'était heureux. J'avoue aujourd'hui avoir eu des envies de meurtres. Et le fait d'avoir des pensées mauvaises dans un lieu sacré, lieu de vertu et de paix, m'excitait. Je passais en revue toutes les possibilités du crime parfait (p. 21-22).

Les éléments textuels répertoriés, « progéniture jamais désirée », « renoncer à la prière », « personne n'était heureux », « pensées mauvaises » qui renvoient au champ lexical de la souffrance morale, dénotent du sentiment profond d'humiliation de ce père de famille très attaché aux valeurs patriarcales qui ne peut donner naissance à un être masculin pour perpétuer le nom de la famille.

Par ailleurs, les traits fonctionnels relevant des groupes lexématiques « *élaborer des plans très compliqués* », « *avoir des envies de meurtres* », « *des possibilités du crime parfait* », renforcent le désir de ce personnage décidé à laver son affront par tous les moyens et à réhabiliter son honneur. Les sentiments obsessionnels sexuels et cette frustration psychologique qui envahissent le père de Zahra, se transforment en un fantasme du genre masculin. Cette évidence est soulignée par E. Badinter (1992 p. 92) quand elle affirme que :

La masculinité est une réaction plus qu'une adhésion, une protestation de virilité pour effacer tout soupçon de féminité.

Pour recouvrer sa dignité et son honneur, le père de Zahra voile son existence féminine depuis sa naissance et l'oblige à vivre comme un mâle. Cet acte du père de Zahra traduit la visée de la société maghrébine sur les identités sexuelles et évoque sa préférence pour le sexe masculin qui n'a cessé d'être un idéal pour l'approche de la société marocaine. L'anthropologue F. Héritier (1996, p. 192.) soutient à ce sujet que « *la différence des sexes structures la pensée humaine puisqu'elle commande les deux concepts primordiaux : l'identité et le différent. La manière dont chaque culture construit cette*

différence met en branle toute sa conception du monde, sa sociologie et sa biologie comme sa cosmogonie ».

Le père est satisfait moralement de sa cécité. Il perd le sens objectif et se rassure de ce qu'il aurait aimé voir. Il persuade ses sens de son envie et de ses attentes. La vision contradictoire qu'il a de l'enfant fille est la preuve que ce père de famille souffre d'un souhait s'opposant à la vérité matérielle du sensoriel ou du factuel:

Quelle joie, quel bonheur. Quand la sage-femme m'appela pour constater que la tradition avait été bien respectée, j'ai vu, je n'ai pas imaginé ou pensé, mais j'ai vu entre ses bras un garçon et pas une fille. J'étais déjà possédé par la folie. Jamais je n'ai vu en toi, sur ton corps, les attributs féminins. L'aveuglement devait être total. (...) Je garde en moi, pour l'éternité, le souvenir merveilleux de ta naissance (p. 24).

On note là un déni de vérité qui oblitère les sens et perturbe la réalité manifeste. Face à cette vérité subjective, on est en lieu de se demander ce qu'est la vérité face à l'obsession ou à l'auto-persuasion. Le narrateur-personnage dérive, ainsi, allègrement vers la « folie ». Une lecture interprétative de cet énoncé ironique, dévoile une autosatisfaction du personnage-narrateur. Il ne cesse de véhiculer les mêmes fantasmes avec la même vigueur. Si l'on s'en tient aux groupes lexématiques « *possédé par la folie* », « *aveuglement total* », « *souvenir merveilleux de ta naissance* », l'on perçoit clairement que le sujet-énonciateur est ému profondément et agréablement par la naissance de sa « *fille-mâle* ». La sensorialité du verbe « *voir* » conjugué au passé composé dans une succession d'actions « *j'ai vu* », « *j'ai vu entre ses bras* » atteste d'une certaine réalité qui soulage psychologiquement le sujet-narrant.

La rhétorique utilisée pour décrire la naissance de Zahra « *fille-mâle* », en l'occurrence, l'illusion d'optique est moins grave que celle psychologique quant au fonctionnement du système patriarcal, l'un des piliers de la société maghrébine et de la loi islamique. Au-delà de cette conception de la masculinité, l'univers diégétique met aussi en exergue une multitude d'apriori disqualifiant la gent féminine.

2. Les Jeux de fiction autour des stéréotypes du genre féminin

L'intérêt féministe de l'écriture de T. Ben Jelloun se manifeste à travers une critique ou une satire du sort réservé à la femme dans la société traditionnelle marocaine. Les pesanteurs sociales sous lesquelles ploie la femme dans *La nuit sacrée* font d'elle une victime résignée du patriarcat. En s'adonnant au jeu de fiction, il dévoile les stéréotypes très vivaces liés au genre féminin qui tendent à le disqualifier. C'est un parti pris par dénonciation. Toute la société maghrébine s'est enfermée dans cette vision archaïque de la femme, au point qu'elle est reléguée au rang d'être inférieur, n'ayant qu'un « *rôle de victime, puisque son statut social et culturel lui interdisent toutes actions. Elle est esclave, objet du désir sexuel* », selon les expressions de M. Schöpfel (2000, p. 48).

En effet, la société traditionnelle maghrébine est régie par cette catégorisation dualiste relevant de l'inégalité (qui s'opère au profit du sexe masculin) entre les deux sexes.

Ainsi, naître fille dans cette société phallocratique est source de déshonneur, de la perte de ses prérogatives, une humiliation pour la famille. Dans cette société marocaine, la femme est considérée comme un être inférieur et très souvent reléguée à une vie intérieure et domestique, objet de procréation ; à l'image de la mère de Zahra qui est assujettie à son époux. Le narrateur-personnage présente une femme prisonnière d'un ensemble de contraintes (soumise à l'autorité du mâle, une subordonnée à l'homme, bonne à tout faire), condamnée au silence dans cette famille, souffrant intérieurement et prête à exécuter les ordres de son époux dans ce fragment :

Ta mère, une femme sans caractère, sans joie, mais tellement obéissante, quel ennui ! Être toujours prête à exécuter les ordres, jamais de révolte, ou peut-être se rebellait-elle dans la solitude et en silence. Elle avait été éduquée dans la pure tradition au service de son homme (p. 21).

Dans cet extrait, le narrateur-personnage parle du personnage focalisé sur un ton péremptoire comme s'il était son supérieur hiérarchique. Cette hypothèse est amplifiée par les propos suivants : « *tellement obéissante, quel ennui !* ». Par ailleurs, si l'on s'en tient aux groupes lexématiques « *tellement obéissante* », « *prête à exécuter* », « *jamais de révolte* », « *épouse au service de son homme* », l'on s'aperçoit des formes d'oppression imposées par la société patriarcale et l'idéologie de cette société phallocratique. Toute cette rhétorique renforce les stéréotypes et les préjugés issus de l'environnement socio-culturel maghrébin réduisant la femme à un objet sans valeur, un être inférieur, une subordonnée de l'homme dont la soumission porte l'estampille de l'aliénation. Assurément, le narrateur-personnage à travers le jeu de fiction, ses modes d'intervention et ses intentions dans le déroulement du texte, dévoile son sexisme inhérent visiblement au sexe féminin et au-delà de la portée profonde de son texte.

3. Quelles implications pour une telle écriture ?

La tradition du roman sociologique qui s'évertue dénoncer le dysfonctionnement de la société a toujours inspiré T. Ben Jelloun. *La Nuit sacrée* s'intéresse à la situation de la femme, victime de nombreux archaïsmes et prisonnière de son statut. Pour mieux cerner sa démarche, deux visées retiennent notre attention : une dénonciation de la survalorisation de la masculinité et un appel à l'égalité des genres.

3.1. Pour une désacralisation de la masculinité

Le pouvoir phallocratique est une vision existentialiste qui accorde une suprématie au genre masculin dans la société maghrébine par rapport au féminin en l'occurrence. Cette situation qui sclérosait et condamnait ainsi l'inspiration au conformisme, est battue en brèche par T. Ben Jelloun dans *La Nuit sacrée*. En effet, en en-

fermant les personnages dans une vision révolue de la masculinité, il dénonce une barbarie archaïque et une hiérarchisation des genres qui se matérialise par la discrimination du genre féminin. Par ailleurs, à la critique des valeurs patriarcales s'ajoute une critique politique des pesanteurs sociales dans les sociétés maghrébines. Pour lui, le principe même du fonctionnement patriarcal ainsi que les stéréotypes liés au genre, doivent être remis en cause. Ainsi, l'homme ne doit plus être la seule autorité suprême de la famille, la femme doit être associée à la gestion et aux prises de décision. La société doit se libérer des carcans qui inhibent la mentalité marocaine, en particulier et arabo-musulmane, en général.

3. 2. Vers une idéologie d'égalité des genres

Le regard humaniste que pose Ben Jelloun dans son œuvre, est une invitation à un changement de mentalité des sociétés arabo-musulmanes. En effet, le genre est avant tout une construction mentale. C'est justement ce que fait remarquer J. Butler (1999, p. 36) lorsqu'elle affirme : *« l'idée que le genre est performatif a été conçue pour montrer que ce que nous voyons dans le genre comme une essence intérieure est fabriqué à travers une série ininterrompue d'actes, que cette essence est posée en tant que telle dans et par la stylisation genrée du corps »*.

En posant le problème, T. Ben Jelloun (1981, p. 132) revendique l'égalité devant la loi entre les hommes et les femmes, le désir de justice et de liberté. Il s'agit pour lui de véhiculer et d'inculquer des idées nouvelles à la conscience universelle, car *« les hommes sont à la fois semblables et différents : nous les décrivons différents pour qu'en eux, vous reconnaissez vos semblables »*.

C'est aussi un appel à plus d'humanisme pour la femme maghrébine et une critique de tout un système social arabo-islamique qui confère à la femme une place subalterne. Dans le récit, Zahra décide de réintégrer sa féminité et recouvrer son identité voilée depuis sa naissance :

Je disparus en cette nuit sombre et ardente. Dans les ténèbres, mes pas ne laissaient aucune trace. Je quittai la ville en la contournant (...). J'allais en paix avec moi-même. Je ne me retournais pas pour regarder une dernière fois l'abîme natal. J'avais tout enterré (p. 52).

Décidée à retrouver une nouvelle vie, la quête de Zahra la conduit à une série d'épreuves. D'abord, elle est violée par un inconnu :

Je passai mes mains entre mes cuisses. J'avais encore mal. Je n'étais plus vierge. Mes doigts, en experts confirmèrent ce que je soupçonnais déjà. La rencontre dans le bois avait été brutale et aveugle. (...) Pour moi ce fut une périπέtie parmi tant d'autres que je vécus sans dramatisation » (p. 71).

Ensuite, par ruse, elle se fait passer pour une prostituée et accomplit l'acte sexuel avec le consul :

Numéro : 2 b, décembre 2017

J'avais déjà quitté ma djellaba et ma robe. Doucement, je m'approchai du lit et déboutonnai le saroual du consul. Je laissai la faible lumière allumée et j'enjambai son bassin. Lentement je le laissai pénétrer en moi, mettant mes mains sur ses épaules pour l'empêcher de changer de position. Il jouit très vite. Je restai sur lui, sans bouger, attendant qu'il retrouvât son énergie. L'érection revint peu après et ce fut prodigieux. (...) Le désir dirigeait instinctivement mon corps et lui dictait les mouvements appropriés. J'étais devenue folle. Je découvrais le plaisir pour la première fois de ma vie dans un bordel avec un aveugle ! Il ne fallait pas qu'il se rendît compte de la supercherie. Au moment où il s'assoupit, je me rhabillai en vitesse et frappai à la porte (p. 113-114).

Enfin, à la suite des rapports tumultueux que Zahra entretient avec l'Assise, la sœur du consul et suite au meurtre de son oncle, Zahra est emprisonnée. Dans cet espace carcéral, ses sœurs lui rendent visite et se vengent de l'usurpation masculine en pratiquant sur elle une excision barbare et sauvage. Au sortir de toutes ces épreuves, Zahra retrouve sa féminité et se libère de cette dénégation identitaire et sexuelle. Cette quête et ces différentes expériences illustrent bien les travers d'une société qui malgré la modernité, reste très patriarcale sur bien des plans. T. Ben Jelloun, à travers cette énonciation carcérale, met à nu le drame existentiel du genre féminin condamné par la conscience traditionnelle marocaine afin que les mentalités changent. Car, comme le souligne F. Héritier (2002, p. 394), « *il nous faut croire en l'efficacité des gestes, des actes et des symboles pour parvenir dans le tréfonds des esprits même si ce changement, pour être universel, doit prendre quelques milliers d'années* ». On le voit après sa lutte émancipatrice, Zahra recouvre son identité biologique, se libère du mensonge et de cette ambiguïté identitaire. Ses propos le confirment : « *Mes larmes étaient heureuses parce qu'elle coulait d'un corps qui renaissait, un corps qui était de nouveau capable d'avoir un sentiment, une émotion. Je pleurais parce que j'étais libre* » (p. 167).

Au demeurant, pour Ben Jelloun, il faut déconstruire tout besoin de faire triompher une image fantasmée de la masculinité, toutes les oppositions homme/femme, dominant/dominé et tout ce qui s'oppose à l'égalité et à la liberté sociale et politique des humains dans toutes les sociétés du monde, et particulièrement dans les sociétés maghrébines.

Conclusion

En définitive, il apparaît clairement dans la mentalité arabo-islamique maghrébine, que le genre féminin est inférieur comparativement au genre masculin présenté comme une autorité absolue. Ainsi, le personnage-narrateur à travers son discours, son faire et ses gestes, contribue à maintenir les mentalités phallogocratiques dans un conservatoire de la masculinité. Ce qui est symptomatique de l'enfermement carcéral, dans la mesure où ce clivage masculin/féminin fonctionne sur la dualité entre les genres. A travers la peinture caricaturale des personnages, le narrateur renouvelle les discours stéréotypés sur le genre féminin. Cependant, au-delà de toute cette rhétorique de type sexiste, c'est une dénonciation d'une barbarie archaïque et

Numéro : 2 b, décembre 2017

des modes de pensées abusives de la masculinité dans les sociétés patriarcales marocaine, en particulier et maghrébine, en général. Partant, c'est un plaidoyer pour l'égalité des sexes, des genres dans un monde où elle paraît tout aussi indispensable.

Références bibliographiques

BADINTER Elisabeth, 1992, *Xy : de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob.

BEN JELLOUN Tahar, 1981, « L'immense poids de la langue française », *L'Ecrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Gallimard.

-----, 1987, *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil.

BUTLER Judith, 1999, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte.

HÉRITIER Françoise, 1996, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

-----, 2002, *Masculin/Féminin II : Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.

MNCES Juliette, 1996, *Le Coran et les femmes*, Paris, Hachette.

SCHÖPFEL Mariannick, 2000, *Les Ecrivains du Maghreb*, Paris, Ellipses, coll. « Réseau ».